

B U L L E T I N
N° 1 9 9

LE MOT DU PRESIDENT

D'une belle année à une autre...

Résolument notre Amicale s'engage sur le chemin d'une nouvelle révolution de notre vieille planète. A toutes et à tous, à cette occasion, le Président et le Comité Central expriment leurs vœux les plus chaleureux pour que, avec le concours d'une bonne santé, ce parcours se passe sans embûches sérieuses et soit étoilé de joies profondes et nombreuses au milieu de tous ceux qui leur sont chers !

L'année 1985 fut pour la B.A.L. une belle année, tant par référence aux activités multiples de toutes les Sections que par l'éclat de notre grande et fraternelle réunion du 40ème anniversaire : le Congrès de STRASBOURG.

La participation massive, l'ambiance exubérante et presque juvénile qui furent les dominantes de ces trois journées en terre alsacienne témoignèrent, si besoin était, de la vitalité de notre Amicale malgré l'érosion du temps et les soucis que nous réserve quotidiennement le monde dans sa course effrénée.

Avec cet élan d'enthousiasme, nos pensées, avec autant d'ardeur, étaient également auprès de nos Camarades, nos frères d'armes tombés à nos côtés, nos amis, hélas trop nombreux, disparus depuis la fin de la lutte armée et la Victoire sur une philosophie bestiale qui restera à tout jamais la honte de notre soi-disante civilisation.

L'année 1986 sera celle où nous leur rendrons tout spécialement un hommage solennel par l'inauguration de notre Monument National de FROIDECONCHE.

Sur le lopin de terre qui accueillit les modestes cercueils de nos premiers morts, simplement mais dignement, il immortalisera la farouche décision des Combattants Volontaires de la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine et le sacrifice suprême consenti par les plus vaillants d'entre eux.

La souscription lancée au sein de toutes les sections a prouvé, une fois de plus, qu'à l'Amicale la générosité et la fraternité dépassaient de loin la valeur des simples mots. A tous ceux qui, en toute conscience, les modestes et les autres, ont participé à cet effort commun, nous exprimons notre grande satisfaction et notre vive gratitude.

Notre Assemblée Générale de 1986, assemblée du Souvenir, sera sans aucun doute une nouvelle et belle page à insérer dans nos annales. D'ores et déjà prenez l'engagement d'être des nôtres ! D'un monde peut-être meilleur que celui qu'ils ont dû quitter, nos Camarades, s'ils pouvaient nous transmettre un message, sans réserve, diraient :

"MERCI les COPAINS, nous restons fiers d'avoir été vos Camarades de COMBAT !"

Gustave Houver

CONSULTATION MEDICALE D'APPAREILLAGE

- (Direction Interdépartementale des Anciens Combattants) -

Dans chaque région, les personnes dont l'état exige des fournitures de "grand appareillage" (prothèses oculaires, chaussures orthopédiques, prothèses et orthèses), s'adresseront à la "Consultation Médicale d'Appareillage" (ci-après dans le texte CMA), dont le fonctionnement est assuré par le "Centre d'Appareillage" et les organismes de "protection sociale", afin d'éviter de commander un appareil "inadapté" qui ne leur sera d'aucun secours ou de recevoir un appareil "mal exécuté" qui les fera souffrir ou ne remplira pas son rôle.

Le recours à la CMA assurera sans perte de temps une véritable liberté de choix entre les fournisseurs d'appareils et donnera la garantie que l'appareil sera convenable, adapté et immédiatement utilisable. En cas d'appareillage complexe, l'équipe médico-technique de la CMA accompagnera le patient chez le fournisseur de son choix lors des différentes phases de la réalisation de l'appareil.

On peut considérer trois temps des services rendus par la CMA : 1. Le médecin de la CMA en possession de la "prescription du médecin traitant" examine le consultant, détermine avec précision l'appareil qui lui convient, établit le "bon d'appareillage" précis et assiste à l'essayage en cours de fabrication chez le fournisseur, choisi par le patient, dans un délai d'un mois pour une première attribution et de trois mois pour un renouvellement. - 2. Après fabrication de l'appareil, l'expert-vérificateur de la CMA s'assure de sa conformité à la commande ; après contrôle technique, l'appareillage est remis au bénéficiaire. - 3. Après une quinzaine de jours ce dernier est invité à se présenter pour vérifier l'adaptation de son appareil et y apporter les corrections éventuelles. En cas de satisfaction, un certificat de convenance est signé. En cas de non satisfaction, après retouches nécessaires, un nouveau contrôle s'effectuera.

Le renouvellement interviendra sur prescription médicale et fera l'objet d'une prise en charge par l'organisme intéressé ; pour les réparations, tout handicapé pourra demander le suivi médical et technique de son appareillage par la CMA, ainsi que le contrôle de la bonne exécution de la réparation.

Pourront recourir à la CMA les mutilés et victimes de guerre et tous les ressortissants des régimes de protection social (Sécurité Sociale - Caisses agricoles - Militaires - SNCF - Mutuelles - Assurances privées...). Les patients seront reçus et examinés par une équipe : médecin du CMA, médecin de CPAM ou autre protection sociale et expert-vérificateur du CMA (technicien spécialisé dans la fabrication, la réparation et le contrôle des appareils).

1 6 M A R S 1 9 8 6

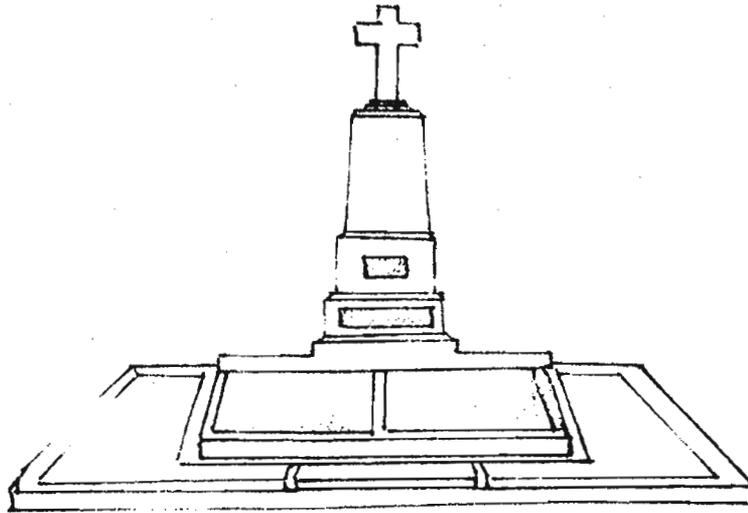
"En principe" (la politique et les événements ne suivant pas nécessairement un calendrier prévisionnel), le 16 mars 1986 vous êtes appelés aux urnes pour exercer librement un double devoir civique : désigner vos délégués aux assemblées nationale et régionale.

N'en faites pas un élément de discorde, ni à l'intérieur de l'Amicale (les statuts ont placé un garde-fou moral pour éviter autant que faire se peut une telle catastrophe), ni à l'extérieur, car nous vivons pour nous aimer réciproquement, nous entraider dans la lutte pour la vie, marcher dans la joie vers la paix et non pour nous entredéchirer comme des bêtes affamées et affaiblies. Tenons compte de nos richesses, incomparables à la misère de certains peuples, et accomplissons notre choix avec sérénité et clairvoyance. Ne laissons pas "la direction des affaires publiques" (qui a tant de retombées dans chacun de nos foyers) à une minorité de fanatiques irresponsables, mais portons au pouvoir ceux qu'en âme et conscience nous estimons pouvoir être "porteurs de nos espérances".

Le 16 mars 1986 sera unique : il n'y aura pas de "deuxième tour" des élections. Il ne s'agit ni de s'amuser, ni d'aller à la pêche, mais de se rendre au bureau de vote. Pourquoi ne pas y emmener vos petits-enfants, afin de leur illustrer ce qu'à l'école on recommence à leur enseigner ?

LE MONUMENT NATIONAL DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE

A FROIDECONCHE



XLI^e RENCONTRE

Des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine à l'occasion de l'
INAUGURATION du MONUMENT NATIONAL de la BAL
à FROIDECONCHE

le jeudi 8 mai 1986

Ebauche du programme :
Messe du Souvenir
Dépôt de Gerbes au Monument aux Morts
Inauguration de la Stèle
Assemblée Générale
Repas en commun

André Malraux et De Gaulle

André Astoux, ancien Officier de Marine entré à l'âge de vingt deux ans dans la Résistance et ancien Chargé de Mission du Général De Gaulle qu'il côtoie pendant de longues années avant d'assumer de hautes responsabilités civiles, a fait éditer (Lieu Commun) fin 1985 un livre intitulé éloquemment : "Eh bien, mon cher et vieux pays (Dialogues posthumes avec De Gaulle)".

L'auteur fait allusion en plusieurs endroits à André Malraux, dont il met en exergue au Ch. IV "Vive l'Europe Libre !" cette phrase : "Mourant ou non, à coup sûr menacée, l'Europe, toute chargée des résurrections qu'elle embrasse encore, semble se penser moins en mots de liberté qu'en termes de destin." (p. 157)

Un soir récent, se trouvant à la Boisserie -"la demeure d'un homme reflète son âme" (Jacques Vendroux - 1971)- André Astoux rencontre le Général De Gaulle et en profite pour lui demander son avis sur les "affaires" du monde, en particulier en ce qui concerne la France et l'Europe de 1985, extraordinaire vision politique de haute envergure. En page 44, on lit une appréciation qui intéresse beaucoup :

"Là (à Colombey les Deux Eglises), au cours d'un repas, le Général m'avait demandé si je comprenais les oeuvres d'André Malraux. Cet homme, dont il admirait le courage, la fougue et la fidélité le surprenait toujours par le bouillonnement de ses idées et le foisonnement de ses mots, si différents de la rhétorique à lui..."

Allons au-delà de notre Colonel Berger

Nous avons combattu dans les rangs de la Réserve de la Ière Armée. Notre Unité était donc aux ordres immédiats du Roi Jean pour être jetée dans la mêlée, là où ce fut nécessaire par tactique militaire. Notre petite puissance de feu et de mouvement hétéroclite, mais décidée jusqu'au sacrifice de ses 62 Morts et de ses innombrables blessés, était ridiculement faible et sans grand impact à côté des troupes aguerries venant d'au-delà des mers... Et pourtant, - vous le savez bien et vous pouvez en être fiers -, nous comptions dans l'esprit des chefs de guerre.

Ensuite, la Brigade à majorité d'Alsaciens et de Lorrains, entourés de soldats fidèles à leurs engagements dans les sous-bois des Maquis, jouait un rôle politique : le retour les armes à la main dans les deux provinces de ses enfants chassés sans ménagement par l'ennemi de 1939/40, inquiets aussi du sort de tous ceux, volontaires ou forcés, avec ou sans uniforme, qui ont été éloignés de leur patrie. Cela aussi était d'une importance relative, mais utile et nécessaire : les rus font les grosses rivières.

A Strasbourg quelques éléments de la Brigade prélevés dans les secteurs les moins actifs en patrouilles de la Wehrmacht, ou de ce qui en restait, furent passés en revue par le Général De Gaulle. Il est le grand chef, le commandant suprême de nos armées en tant que Chef d'Etat : ce geste prouve qu'il a connu la Brigade. Il la connaîtra encore davantage lorsqu'André Malraux, écrivain et son ministre, aura dans un échange confiant et parfois confidentiel des relations amicales avec lui. Au-delà de notre Colonel Berger, il y eu le Général De Gaulle, que d'aucuns avaient suivi depuis le début de la Résistance...

Nous avons peut-être oublié tous ces liens et tous ces serments de fidélité, toutes ces acclamations de la Libération et toute la reconnaissance naturellement due au premier des Résistants. Aujourd'hui il ne reste qu'un petit peloton de vrais Compagnons ayant risqué leur vie et celle d'autres hommes et d'autres femmes pour accomplir en obéissant aveuglément les missions dangereuses, - elles l'étaient également toutes -, confiées par lui ou en son nom. Dès l'instant où maintenant tout le monde, en France et ailleurs, s'approprie Charles De Gaulle, nous les combattants de l'ombre et de la victoire, à qui il appartenait tant de la Résistance à la Libération, nous aurions bien voulu, fort égoïstement, - que Dieu nous le pardonne -, le garder pour nous seuls.

2 S E P T E M B R E 1 9 4 5

La guerre de 1939-45 a commencé le 2 septembre 1939 et d'est terminée le 2 septembre 1945 par la capitulation du Japon, troisième partenaire de l'Axe Berlin-Rome-Tokyo. La France, en la personne du Général Leclerc était présente aux côtés du Général Mac Arthur recevant la reddition sans conditions de l'Empereur du Soleil Levant.

Le ralliement à la France Libre de nos territoires du Pacifique a permis de gagner du temps à Mac Arthur pour stopper puis repousser la vague des armes nipponnes déferlant vers l'Australie, la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie. La destruction par bombes atomiques d'Iroshima et de Nagasaki, celle de la quasi totalité des villes du Japon par bombardements incendiaires et classiques amenèrent la fin des combats, quoique le Japon disposât encore de 2.500 avions de combat sur les îles-mères, autant en réserves utilisables par les Kamikases, d'importantes forces terrestres et sous-marines à opposer aux super forteresses-volantes, aux chasseurs-bombardiers des Task Forces US et de l'artillerie lourde et moyenne des escadres de l'US Navy.

Le 2 septembre 1945, le cuirassé Missouri, où était embarqué Leclerc et portant la marque du Général Mac Arthur, Commandant suprême allié dans le Pacifique et celle de l'Amiral Nimitz, Commandant en chef de la Flotte US dans le Pacifique, était ancré dans l'immense baie de Tokyo pourtant trop petite pour contenir la flotte alliée triomphante. Tandis que le Ministre des affaires étrangères Manoru Shigetmitzu et le Général Yoshijiro Umézo, Chef d'Etat-Major général, signaient la défaite, 3.000 avions US commençaient leur interminable défilé de la Victoire sur Tokyo... Au premier rang des délégations des pays alliés, le képi de Leclerc tranchait parmi les casquettes. L'acte fut contresigné par Wainwright et Percival, Nimitz (E.U.), Frazer (G.B.), Blamey (Australie), Yungchang (Chine), Denebjenko (URSS), Helfrich (Pays-Bas), Leclerc (France) Moore-Cosgrave (Canada) et Isitt (Nouvelle-Zélande) ; il était 8 h 30.

A l'exception de ceux qui seront déferés devant les tribunaux pour crime de guerre, la guerre étant terminée, Mac Arthur déclara que les Japonais ne devaient plus être considérés comme des ennemis, mais traités correctement. Il convia alors vainqueurs et vaincus à une frugale collation, après avoir prononcé une courte prière demandant que le monde connaisse enfin la paix.

(d'après R.J. Poujade dans la Revue de la France Libre N° 252)

" M A R I A N N E "

Dans toutes les mairies de France trône un buste appelé "Marianne", qui change de visage au gré des républiques et des régimes politiques. La première effigie remonte au Directoire (1796). Jacques Grannier dans "Rhin et Danube" (N° 372-Déc. 85) raconte ces origines qui feront rougir d'aise les Alsaciens, en particulier ceux de Colmar.

Le 2 janvier 1759 naissait à Colmar au 4 rue Schongauer Marie-Anne Mouhat, épouse de Jean Reubel le 7 octobre 1775, avocat brillant, qui fut député du Haut-Rhin, puis président de l'Assemblée Nationale. Il fut chargé de former le Directoire, dont l'une des préoccupations était de "fournir de la République une image séduisante et lui trouver un nom ou un qualificatif simple, court et qui plaise à tout le monde".

"Au cours d'une réception organisée par le couple Reubel au Palais du Luxembourg, le vicomte de Barras, l'un des cinq membres du Directoire et qui ne manquait aucune occasion de faire preuve de galanterie, s'adressa à son hôtesse et la pria de lui révéler son prénom. "J'ai été gratifiée non d'un, mais de deux prénoms", répondit Madame Reubel quelque peu surprise. "Je m'appelle Marie-Anne". - "Parfait, s'exclama Barras, de vos deux prénoms nous en formerons un seul : "Marianne". Il est simple, il est bref, il aurait plu à Jean-Jacques Rousseau et il sied à la République, autant qu'il vous sied à vous-même".

C'est ainsi que l'alsacienne Marie-Anne Reubel, née Mouhat, devint bien malgré elle la marraine de la France. "Quelques mois plus tard, Reubel fut évincé du Directoire et Marie-Anne quitta le Palais du Luxembourg où trônait depuis peu Marianne, sa filleule... Le couple revint à Colmar." Après la mort de Jean, Marie-Anne se retira au couvent bénédictin de l'Oberhof à Sigolsheim où elle mourut le 8 février 1813, sans que l'on put jusqu'à nos jours en découvrir un portrait pour se faire une idée de sa beauté. Seule une chanson l'évoque : "Dieu que Marianne était jolie !"

André Malraux avait lancé un concours pour réaliser la "Marianne des mairies" ; les résultats avaient été si médiocres qu'aucun buste n'avait été primé.

F I D E L E J U S Q U ' A U B O U T

On raconte qu'un jour, - on précise même que cela dû se passer le 28 mai 1821 -, un homme d'allure jeune, mais pénétré de douleur, vint s'agenouiller sur une dalle nue, sans nom ni épitaphe, perdue dans un vallon sauvage et silencieux, embroussaillé de myrtes et d'églantines, presque au centre de l'île Sainte Hélène. Il pleure longuement, puis, en s'en allant, cueille une pensée sauvage qu'il glisse dans son calepin. C'était Marchand. Louis Marchand, né à Paris trente ans plus tôt (1), premier valet de chambre de l'Empereur, qui l'avait pris à son service en 1811 en qualité de garçon d'appartement.

Marchand dû sa promotion à l'abandon au moment des Adieux de Fontainebleau le 11 avril 1814 du premier valet en titre, Constant, qui ne voulut suivre l'Empereur déchu à l'île d'Elbe (2). Ce fils d'aubergiste né en Belgique en 1778 (3) et à son service depuis 1800, entraîna dans cet abandon Roustam, mamelouk né en Géorgie en 1780 (4), esclave donné à Bonaparte par le Cheikh du Caire (5).

Vinrent les Cent-Jours, du 20 mars jusqu'au 8 juillet 1815, qui se soldèrent le 15 juillet 1815 par la déchéance de Napoléon et son transfert à Sainte Hélène. Marchand, qui partage volontairement le sort de son maître, s'expatrie une seconde fois et l'accompagne sur cette petite île privilégiée par les Anglais pour y déporter les bagnards. Ils vécurent ensemble durant six années pendant lesquelles Marchand, se consacrant entièrement au Monarque déchu, "s'efforçait sans cesse à force d'attentions, de soins, de conversations, de lectures" et de rédaction des Mémoires que lui dicte Napoléon, "de distraire cette prodigieuse et surhumaine intelligence brutalement réduite à l'oisiveté et à soigner son enveloppe charnelle atteinte par le climat, l'inactivité et les soins médicaux aberrants prodigués par "Antommarchi", médecin incompetent et sans coeur".

L'Empereur restait néanmoins grand de courage dans l'adversité. "Foudroyé, mais debout", écrira Marchand. Napoléon l'appelait "mon ami". En reconnaissance de ses longs et loyaux services, il nomma Comte ce serviteur constamment menacé de déportation au Cap par l'inhumain geôlier Hudson Lowe. Mais Marchand, que Napoléon prit comme exécuteur testamentaire, resta fidèle jusqu'au bout : "la nuit il dormait en travers de la porte de l'Empereur, sentinelle dérisoire et obstinée... ne se plaignant jamais, ni de la fatigue, ni de l'insomnie qui l'assaillent sur-tout pendant les derniers mois (6). (Selon Jean Montagne - Remanences 1985)

(1) Louis Marchand (Paris 1791 - Trouville 1876)

(2) Ile d'Elbe du 4 mai 1814 au 26 février 1815

(3) Constant Waisy, dit Constant (Péruxelz/Belgique 1778 - Breuteuil/Eure 1845)

(4) Décédé en 1845 à Dourdan (Essonne)

(5) 1798

(6) Napoléon expire le 5 mai 1821 et est inhumé le 11 dans la Vallée du Géranium

S U I T E G E R M A N I Q U E
- à "Une Sacrée Vadrouille" -

par SARTOIS

En mars 1945, à l'issue d'une permission de détente, je rejoins Graffenstaden où la B.A.L. a été dissoute pendant mon absence. Il n'en reste plus qu'un échelon liquidateur et un échelon arrière de la 3ème Demi-Brigade de Chasseurs à Pied reformée avec les anciens de nos bataillons et de nouvelles recrues. Cette nouvelle unité est déjà en Allemagne, cantonnée à Germersheim où s'est établie la tête de pont sur le Rhin, avec Spire. Je rejoins donc ma nouvelle affectation, étant engagé pour la durée de la guerre et n'ayant pas opté, comme certains de mes camarades pour une autre arme. Mon frère, lui, arguant d'un ancien engagement dans l'armée de l'Air, a rejoint Colmar d'où il partira bientôt pour l'Indochine.

Rendu à Germersheim, je me présente au Capitaine G. qui m'affecte à la C.H.R., section de transmissions ; j'en profite pour lui demander une paire de chaussures, les miennes qui m'ont porté depuis le maquis sont en ruines. A ma demande je m'entend répondre : "Il n'y a pas de rechange, démerde-toi." Je gagne le cantonnement des "Trans" et me présente au Lieutenant F., Chef de section. Je ne retrouve ici aucun ancien de Strasbourg, sauf Roland B. Les autres viennent de différents bataillons et je fais connaissance de Roby, Lescure, Meister, etc...

Nous cantonnons dans une bâtisse des faubourgs de cette petite ville en partie ruinée par les combats et où, paraît-il, les Goumiers ont malmené quelques deux cents femmes qui sont en soins à l'hôpital. Il n'y a que deux points d'eau disponibles un robinet dans la cour d'une usine et un puits dans un jardinet près d'un pavillon habité. Ils sont gardés et les habitants se ravitaillent dans un ruisseau assez peu ragoutant. Je m'attendais à trouver une ville allemande en effervescence car mes camarades de l'Est, au départ de Périgueux, s'étaient promis de raser le premier village allemand où ils pénétreraient. J'apprends qu'ils se sont contenté, dans la foulée des Tabors, de casser un peu la baraque en visitant les maisons et brisant tout ce qui se trouvait à portée de main. Il y avait encore trop de mauvais souvenirs dans nos têtes pour que notre comportement soit normal. C'était une vengeance un peu puérile, mais nous avons besoin d'un exutoire.

Dans les jours qui viennent, je retrouve avec plaisir quelques anciens affectés dans d'autres services et aussi Hélène, mon ange blond du Bois-le-Prince, avec ses collègues de la Croix-Rouge affectées, comme nos aumôniers, le Père Bonal et le Pasteur Frantz, à la Demi-Brigade. Le secteur est calme, la résistance allemande inexistante et c'est déjà la vie de garnison et le début d'une occupation qui nous venge des quatre années passées sous la botte. Nous entretenons le matériel radio et profitons de la proximité du Rhin pour faire trempette. Nous tentons même, sans succès, de récupérer, sur un champ de mines, des armes à titre de souvenir.

Les cuistots, eux, ont déniché, au Musée, un vieux canon avec lequel ils sonnent la soupe deux fois par jour ; ça secoue un peu la population autochtone et ça nous amuse. En furetant le long du fleuve, j'ai trouvé un parc du génie allemand où sont abandonnés des canots pneumatiques pour la plupart sabotés. Nous arrivons quand même à naviguer avec à grand renfort de gonfleur. Je mets la main sur un moteur hors-bord qui prend le chemin du cantonnement, où nous essayons de le mettre en route, en vain.

Notre séjour ici arrive à son terme et nous partons pour la Forêt Noire. La C.H.R. cantonne à Unter-Grumbach et la section "Trans" dans l'école du village. Avec quelques camarades, partis en échelon précurseur, nous installons les lignes téléphoniques pour le P.C. du Colonel Jacquot qui est resté notre patron. A l'aide d'une "jesp" récupérée sur les américains, nous dévidons des bobines de fil que nous faisons courir le long des murs des habitations à hauteur de l'étage. Cela nous vaut parfois de pénétrer dans l'intimité des habitants qui voient, soudain, à l'heure du repas ou du bain, apparaître à la fenêtre un spectateur imprévu. C'est tout ce qu'il y a comme distraction dans ce pays perdu.

Cependant, l'unité ne s'attarde pas et peu de jours après, déménage de nouveau pour aller cantonner plus au Nord. Cette fois, je reste en échelon de démontage avec mon groupe sous les ordres du Sergent B. Tout le monde part, y compris la roulante et, lorsque nous demandons au Lieutenant F. comment nous allons subsister, il nous répond : "Débrouillez-vous, mais si vous tuez quelqu'un, ne faites pas de rapport !" Nous voilà donc abandonnés et, bien sûr, les dégourdis se mettent aussitôt en quête de ravitaillement.

Il y a dans le village un groupe de prisonniers français et de S.T.O. qui attendent leur rapatriement ; ils nous informent que le garde champêtre a été quelque peu virulent à leur égard et notre camarade Milou propose de lui rendre une visite de politesse. Le Sergent est d'accord, mais nous recommande de ne pas faire de dégâts. Nous nous rendons, accompagnés d'un ou deux prisonniers, chez le garde que nous trouvons couché sur un divan, gémissant et répétant : "Ich bin krank". En fait, nous apprenons qu'il a pris une sérieuse correction par un équipage de char à l'arrivée des troupes françaises dans le pays. Sa femme et sa fille, une jolie fraûlein de seize ou dix-huit printemps, nous jettent des regards apeurés. L'un de nous leur explique en allemand que nous venons seulement chercher du ravitaillement. Comme les deux femmes tentent de nous persuader qu'il n'y a rien, Milou se met en devoir de visiter la maison. Le garde, lui, n'ose pas bouger et notre camarade revient bientôt avec les bras chargés d'un jambon que l'allemande essaie en vain de lui reprendre. Nous quittons la maison, non sans avoir prélevé quelques cigares qui traînaient sur un meuble.

Les ex-prisonniers nous apprennent qu'il existe de nombreux ateliers artisanaux où sont fabriqués ces cigares et nous indiquent les plus importants. Cela procurera à notre ami Milou l'occasion de quelques expéditions fructueuses. Nous irons aussi chez le meunier qui a lui aussi des comptes à rendre sur les traitements infligés aux prisonniers qu'il employait et son poulailler assurera notre subsistance pour une bonne part. Un matin, la femme du garde nous apporte une grande baille de chocolat-erzats et nous lui confierons la cuisson des volailles en lui en laissant généreusement deux ou trois pour sa famille. Je ne crois pas qu'elle les ai rendues au meunier.

Notre tâche touche à sa fin et un camion doit venir prendre le matériel. Pendant ce temps quelqu'un d'entre nous a récupéré une moto que nous arrivons à mettre en route. Je l'emprunte un soir pour faire un tour avec Roland B. et nous partons sur l'autoroute proche. Ça roule bien pendant une quinzaine de kilomètres, puis c'est la panne que nous n'arrivons pas à détecter. Et c'est le retour, en pleine nuit, en poussant la machine, tandis qu'au-dessus de nous tourne un avion sans lumière. Nous ne sommes pas trop rassurés des bruits courant sur l'existence de maquis allemands : le "Volk-Sturm", dans la région. Cependant, nous regagnons le cantonnement sans dommage. Tout le monde est couché, sauf le Sergent, inquiet de notre absence.

Enfin, le camion attendu est annoncé. Nous préparons notre matériel et, la question ravito étant toujours critique, le Sergent se rend chez le bourgmestre et lui enjoint de nous faire préparer un repas au restaurant du pays. Trop heureux de nous voir partir, le pauvre s'exécute et revient bientôt nous dire que le nécessaire est fait pour le lendemain qui est un dimanche. Le lendemain matin, le camion arrive, conduit par un camarade du trainauto qu'accompagne un autre caporal de la section. Le matériel est embarqué et nous nous rendons au restaurant pour déjeuner. L'ambiance est euphorique car le vin ne manque pas plus que le schnaps, que nous avons réquisitionné dans les fermes des alentours, ou les cigares. Le chauffeur a apprécié la bonne chère et a pris des couleurs. Comme il manifeste à Milou son désir d'avoir, lui aussi, quelques cigares, celui-ci l'enamène en chercher. A leur retour, il ne reste plus que le café à boire ; seulement il n'y a pas de sucre. Milou trouve la solution en invitant la tenancière à le suivre à la cuisine d'où il revient avec un bocal de sucre trouvé dans les réserves de la patronne.

Nous quittons enfin le village et je suppose que les habitants, blottis derrière leurs volets ou leurs rideaux, se sentent soulagés. Le camion prend la route de Baden-Baden ; le temps est gris et il crachine une petite pluie fine et pénétrante. Le Sergent est dans la cabine avec le chauffeur et l'autre caporal, tandis que nous sommes perchés sur le matériel et, avec nous, les ex-prisonniers et S.T.O. qui nous ont demandé de les amener à Baden-Baden. Il me semble que le camion roule un peu vite et, dans la traversée d'un village, alors que nous traversons une place en virant à gauche, je sens la benne pencher dangereusement tandis que le planton de la circulation routière qui règle le trafic s'écarte prudemment.

Je commence à penser que le chauffeur a peut-être dépassé sa dose de schnaps. Comme pour me donner raison, quelques kilomètres plus loin, encore dans un virage, et alors que nous longeons un pré bordé par un canal, je sens la charge ripper sous moi et le camion prendre une gîte accentuée. Je réalise que le camion se renverse et, sans plus réfléchir, je saute et plonge la tête la première dans le pré. Tombé à quatre pattes dans l'herbe, j'entends un vacarme épouvantable se déclencher dans mon dos. Je reste là, la tête protégée par mon casque collée au sol, mes mains par-dessus, me demandant quelle caisse va me tomber sur les reins.

Au bout d'un court moment le silence se fait. Je me relève et, regardant autour de moi, je contemple, effaré le spectacle de désolation qui m'entoure. Tout le matériel est éparpillé sur le pré. La moto, les lourdes caisses contenant les postes de radio, nos paquetages gisent au pied du camion renversé, pêle-mêle avec les corps étendus des passagers plus ou moins sonnés. Je me relève et contourne le camion qui perd son carburant et son huile. J'avisé le Caporal qui tourne en rond en tenant son bras d'où émergent des fragments d'os ; le chauffeur saigne du nez et le Sergent, appuyé sur le carter du moteur, la tête dans le creux du bras, ne s'aperçoit pas qu'il patauge dans le cambouis. Ils ont dû, tous trois, sortir par le cadre du pare-brise qui a volé en éclats. Je fais le tour des passagers qui font surface l'un après l'autre. Pas trop de bobo, le plus atteint est le Caporal qui a vraisemblablement un bras cassé.

Entre temps, des voitures se sont arrêtées et je demande à un chauffeur de prévenir l'unité à Baden-Baden dont nous ne sommes pas loin. En attendant les secours, je fais le tour des dégâts : à part quelques boîtes de lampes radios qui flottent dans le courant du canal, rien ne semble avoir souffert, la terre molle a amorti la chute. Les deux ou trois camarades indemnes ont assis les blessés et leur donnent quelques soins.

Bientôt, un véhicule de la compagnie arrive suivi d'une voiture légère où a pris place le Lieutenant F. Il contemple la scène d'un air dubitatif et, s'adressant au chauffeur : "Tu veux des félicitations ?". L'autre ne dit mot, bien sûr, et préfère s'affairer avec les dépanneurs qui arrivent à leur tour. Nous rentrons tous à Baden-Baden à bord de diverses voitures pendant que le Caporal et le Sergent sont conduits en ambulance à l'hôpital.

C'est en montant l'escalier de l'hôtel où la section est cantonnée que je m'aperçois que j'ai un trou sur le devant de la jambe avec un bel hématome. Je me contente de me faire faire un pansement par l'infirmier et reviens m'installer.

Le Kur-hotel qui nous héberge est situé dans le centre ; nous avons tous une chambre. La mienne est sous les combles, au bout d'un immense couloir qui s'étend sur toute la longueur du bâtiment en arc de cercle. Les autres services sont disséminés dans divers Kur-hotels tels que le nôtre, ainsi que le P.C. de la Demi-Brigade.

Dans les jours qui suivent, je continue l'entretien des postes de radio. Ce sont des appareils canadiens en deux parties, l'un contenant le poste émetteur-récepteur, l'autre l'alimentation par piles. Il s'agit uniquement de vérifier leur bon fonctionnement, ce que nous faisons en établissant des liaisons d'un bout du couloir à l'autre. J'ai décidé de prendre des cours de radio-électricité par correspondance et me suis inscrit à Paris dans un cours. Un camarade a fait de même et nous récupérons, à la mairie où ils ont été entreposés, quelques postes de TSF pour nous faire la main.

Il y a aussi la garde à assurer au P.C. Je m'y trouve un jour comme chef de poste quand un capitaine arborant le grand béret des chasseurs fait irruption, accompagné d'un groupe de gradés et, m'interpellant, me demande la justification des galons de caporal que je porte à l'épaule ; je lui explique que j'ai été nommé à Vergt par Francine et Ancel et que je ne dispose d'aucun document concernant cette nomination. Le pitaine pique une guelante et m'ordonne de rentrer à la section dire au Lieutenant d'envoyer un autre chef de poste. Je me demande s'il aurait pu trouver dans toute la Demi-Brigade un seul gradé muni d'un brevet de son grade.

Je rentre donc à l'hôtel et rends compte à F. de l'évènement. Lui, imperturbable, prétend me renvoyer à mon poste ; ce que je refuse, sachant pertinemment ce qui m'attend. Il se décide à envoyer quelqu'un d'autre et je retrouve mes postes de radio. Cela ne m'empêchera pas d'ailleurs de reprendre la garde au P.C. ce qui me vaudra de revoir, une dernière fois, notre ancien Colonel "Berger" redevenu l'écrivain André Malraux, en visite dans le secteur.

Cette visite aura une heureuse conséquence pour un ancien du Bataillon Strasbourg, Roger L. Celui-ci se trouvait de garde et rendait les honneurs sous le porche de l'hôtel lorsque Malraux, en sortant l'avisa. S'approchant, il lui demande : "Tu es un ancien toi ? - Oui, mon Colonel, j'étais déjà à Durestal. - Eh, bien, tu devrais avoir la Croix de Guerre !". Et quelques temps après, notre camarade arborait fièrement sa décoration que chacun d'ailleurs estimait méritée.

De nouveau, nous changeons de secteur, descendant vers le sud, nous cantonnons à Löffingen à une cinquantaine de kilomètres de Fribourg en Brisgau. Mon groupe loge dans un pavillon sinistré (un obus a éclaté juste derrière dans le jardin et la maison a été quelque peu soufflée) à la sortie de la ville sur la route de Fribourg. Dans le jardin un immense entonnoir au trois quarts rempli d'une eau boueuse ou flotte un cadavre de vache. La maison est garnie de trophées de cervidés ; le propriétaire est sans doute chasseur.

Ma jambe me fait souffrir, la plaie s'est transformée en abcès et je suis condamné à la chaise longue pendant que les copains, qui ont déniché je ne sais où des motos et des voitures, passent leur temps en randonnées dans la campagne d'où ils reviennent, en général, approvisionnés en denrées diverses : cochon, pommes de terre, etc... améliorant considérablement notre ordinaire. Moi, je fais la liaison radio tant qu'ils sont à portée, après quoi, je fais la sieste. Hélas, cela ne dure qu'un temps ; ma vieille pleurite maquisarde se réveille et je suis contraint à un séjour dans un hôpital voisin, aux bons soins des toubibs du bataillon.

De retour au cantonnement, j'apprends que les "razacois" cantonnent avec la Compagnie Anti-Chars à proximité et je leur rends visite. Leur compagnie a organisé une école de conduite auto et nous déambulons ainsi en ville dans deux ou trois voitures légères avec ou sans moniteurs. Il semble, d'ailleurs, que les amateurs de voitures soient assez nombreux et inquiètent le commandement. Chez nous, il y a presque autant de véhicules que de bonshommes.

Le Lieutenant F. a pris l'habitude de se rendre au mess en "jeep" vêtu plus que sommairement, nous sommes en mai et il fait bon sous le soleil, d'un léger caleçon kaki américain, coiffé de sa tarte de chasseur et chaussé d'in vraisemblables savates. Cela lui vaut, un jour, d'être interpellé par le Colonel Jacquot qui lui dit que sa section bouffe dans les deux cents litres d'essence par mois et qu'il est prié de chercher un moyen de transport moins onéreux. La réaction du patron est immédiate ; rentré au cantonnement, il rassemble un groupe dont je fais partie, ainsi qu'un mécanicien, et nous voilà en route à bord de la "jeep" en direction de Fribourg.

Il y a, du côté du Titisee, un parc de la Wehrmacht où ont été abandonnés un certain nombre de véhicules. C'est là que nous nous rendons. Sur place, F. fait son choix et jette son dévolu sur un autocar dont il ne reste, apparemment, que la carrosserie et le moteur. Il n'y a plus une vitre, plus un siège. Cela n'arrête pas notre chef qui entreprend de vérifier l'engin avec le mécano. A eux deux, ils arrivent à le remettre en ordre de marche et, le plein fait avec du gaz-oil récupéré je ne sais où, nous reprenons triomphalement la route de Löffingen où les camarades nous accueillent comme il se doit.

Dorénavant, F. se rend au mess, toujours dans la même tenue, mais au volant du car qu'il conduit assis sur un cageot à légumes, seul siège qu'il nous ait été possible de trouver. L'ensemble des véhicules militaires fonctionnant à l'essence, le problème du carburant est résolu d'une manière aussi expéditive que définitive. Par incidence, ce car nous assure une parfaite autonomie et, lorsque nous abandonnons ce cantonnement pour Stockach, près du Lac de Constance, il nous déménagera parfaitement sans que nous ayons recours au train de la Demi-Brigade.

Avant cela, d'ailleurs, il nous aura permis une excursion aux Sources du Danube et une mémorable expédition au Lac du Titisee où nous avons envie d'essayer mon moteur hors-bord. Partis avec entrain, le moteur fixé à l'arrière du car sur un encadrement d'une des glaces brisées, nantis d'une nourrice récemment sortie d'un parc à essence américain, nous arrivons au lac, bien décidés à nous offrir une mini croisière. Nous montons le moteur sur l'arrière d'un des canots disponibles et faisons le plein. C'est là que tout se gâte : la nourrice ne contient que de l'eau ; nos amis américains ayant, eux aussi, du goût pour la combine, avaient glissé parmi les nourrices d'essence qui nous étaient attribuées quelques nourrices d'eau. Nous rentrons assez penauds à Löffingen où nous démontons entièrement le moteur pour le nettoyer.

Puis nous nous installons à Stockach où je suis chargé, par le Lieutenant, de l'exploitation du central téléphonique. Nous utilisons l'appareillage public allemand, réquisitionné pour la division. Cela me met en rapport avec le responsable allemand de la poste qui m'invite quelquefois chez lui. Devant un pot, nous avons de longues conversations et j'apprends ainsi comment les choses se passaient en Allemagne pour les gens qui n'étaient pas tout à fait d'accord avec Hitler. Le chef de poste me raconte qu'il a été emprisonné pour avoir refusé que son jeune fils entre aux Hitler-Jugend. Il a aussi des amis auxquels le même sort a été réservé.

Effectivement, le jeune garçon a un comportement différent de celui de certains des jeunes allemands que nous croisons dans la rue depuis notre entrée en Allemagne. Ces jeunes, qui au début portaient ostensiblement le ceinturon et le baudrier de leur mouvement, nous toisent de haut et il nous a fallu employer, parfois, la manière forte pour leur faire céder le passage quand ils nous barraient délibérément la route sur les trottoirs. Il m'est arrivé un jour d'en attraper un par le col et d'aller le planter au milieu de la chaussée où je l'ai abandonné tout penaud.

A Stockach, il y a une piscine en plein air et, comme il commence à faire bon, c'est notre rendez-vous de tous les après-midi où nous sommes libres. J'y retrouve les "razacois" qui cantonnent, eux aussi, dans le village. Les jeunes allemands qui fréquentent la piscine se montrent discrets ; il est vrai qu'ils doivent avoir conscience que si quelqu'un incident survenait, ils feraient sans doute les frais de l'affaire en se voyant interdire la piscine. C'est ce que leurs aînés faisaient en France et ils s'attendent sans doute aux mêmes mesures.

Vers le début de juin, la C.A.C. part cantonner au bord du Lac de Constance, à Ludwigshafen. Lorsque le 18 juin arrive, nous organisons une petite fête : c'est l'anniversaire de l'Appel du 18 juin 1940 et il est commémoré dans toutes les unités. Il y a une prise d'armes dans les garnisons importantes et l'ordinaire est amélioré. Chez nous, l'accent est mis sur l'ordinaire et nous nous offrons un petit

extra bien arrosé comme d'habitude. Après le repas quelqu'un suggère d'aller prendre un bain. F. charge toute sa section dans le car sans siège et nous partons pour le lac. Notre trajet nous fait passer par le cantonnement de la C.A.C.

Quand nous y arrivons, c'est la fin du repas et je suis reconnu par tous les anciens ; on nous invite et le vin se remet à couler ; tout le monde est gai et, comme dans le bon vieux temps, les "razacois" me demandent une chanson. Je ne suis guère en voix après ces libations mais leur capitaine me prend à bras de corps et me juche sur la table où je suis bien forcé de m'exécuter. Cela finit par des refrains repris en chœur jusqu'à ce que chacun soit aphone.

C'est un car plein à éclater qui prend le chemin de la rive du lac que nos camarades ont déjà explorée. Ils nous guident vers une sorte de petit port où sont amarrés quelques bateaux à moteur dont la plupart sont d'ailleurs hors d'usage. C'est passablement éméchés que nous plongeons dans l'eau fraîche. Je pense que cela va nous remettre les idées en place, mais c'est avec l'esprit toujours embrumé que nous démarrons un bateau avec lequel, en nous aidant d'une perche, nous essayons de naviguer. L'eau est claire comme du cristal et nous voyons le fond sous quelques mètres d'eau.

Le temps passe et il faut bientôt penser au retour. Nous reprenons place à bord du car, accrochés aux mains-courantes. Personne ne semble avoir perdu son état euphorique et quand nous arrivons à hauteur de deux jeunes allemandes qui font du stop, le brouhaha est tel que F. est contraint de s'arrêter pour les prendre en charge. Les pauvres filles ne se doutent pas où elles ont mis les pieds. Il y a là toute une bande d'énergumènes en mal de tendresse qui s'efforcent de convaincre les deux malheureuses qu'ils sont faits pour leur bonheur. Heureusement nous arrivons au cantonnement de la C.A.C. où nous débarquons les copains. Les filles en profitent pour prendre la tangente. Sans doute sont-elles guéries du stop avec les "Fransouses" pour un certain temps.

Encore du changement ; cette fois nous allons nous installer, nous aussi, sur les bords du lac. La C.H.R. fait mouvement sur Uberlingen, un peu plus loin que la C.A.C. le P.C. se trouve à l'entrée de la ville qui longe le lac sur plusieurs centaines de mètres. Ma section s'installe, elle est presque en face du P.C. dans une villa. A peine arrivés, le Lieutenant F. m'enjoint de prendre l'exploitation du central téléphonique d'armée qui réquisitionne le standard civil de la poste allemande. D'autre part je me vois confié la tâche d'établir un schéma de fonctionnement pour un standard mobile que la section a récupéré je ne sais où.

C'est un travail qui me plaît, j'ai du goût pour le dessin et comme la poste est située à l'extrémité opposée de la ville, j'y gagne en indépendance. Pour l'exploitation du standard, une équipe est formée qui comprend Roland B., Roby, Bob, Jacquou, avec des remplaçants pris en cas de besoin parmi les chasseurs de la section. Nous occupons l'appartement du directeur de la poste, lequel a sans doute préféré aller à la campagne. C'est donc dans un logement confortable que nous nous installons ; chacun choisit sa chambre au second étage de l'immeuble. Le premier est occupé par les installations du standard que nous utilisons et qui est séparé par une cloison vitrée d'un standard de dépannage exploité par le personnel des postes allemandes. Il y a quatre opératrices qui se relaient jour et nuit. Ce sont, pour trois d'entre elles, des femmes plus âgées que nous ; la quatrième est une jolie Gretchen de notre âge. Pour notre arrivée nous avons droit à des sourires courtois mais les filles gardent leurs distances. Au rez-de-chaussée sont les bureaux à la disposition du public et les répartiteurs téléphoniques.

Mes gars s'installent et je pose mon sac dans une immense pièce qui devient vite, à la fois chambre, bureau (avec téléphone) et salle de réunion. Le maître des lieux a dû partir précipitamment car tout est en ordre : les lits sont faits, la batterie de cuisine rangée, la salle d'eau nette comme une salle d'opération. Nous trouvons quelques objets abandonnés : cahiers de dessin, boîtes de tubes d'aquarelle, quelques livres et, même, un piano. C'est l'Amérique !

Je répartis mes équipiers par gardes de six heures et notre nouvelle existence s'élabore. Il ne nous faut que quelques jours pour roder tout cela et s'orienter aussi bien en ville que pour les possibilités de distraction du pays. Il y a un cinéma qui bientôt passera des films français ; le petit port est occupé par de jolis voiliers et nous lions connaissance avec les propriétaires qui n'ont pas le droit d'appareiller. Il est vrai qu'en face, de l'autre côté du lac, c'est la Suisse, et cela pourrait être tentant pour certains allemands peu désireux de faire notre connaissance.

Il y a aussi des pêcheurs auxquels nous apportons notre clientèle épisodique. Car nous avons aussi la possibilité de cuisiner. Nous avons d'ailleurs vite fait de tirer parti de nos avantages : le pain qui nous est alloué par l'intendance provient d'une boulangerie américaine de campagne ; lorsqu'il nous arrive, il est assez rassi. Nous lui redonnons sa fraîcheur originelle en le faisant recuire dans la gazinière après l'avoir trempé dans la baignoire et égoutté sur les caillebotis de la salle d'eau. Nous sommes probablement les seuls de la compagnie à avoir du pain frais tous les jours.

D'autres combines viennent rapidement améliorer notre confort. C'est d'abord une jeune allemande qui cherche du travail et nous offre de faire le ménage contre une petite rétribution ; elle vient ainsi faire notre appartement et nous lui laissons, sur les tables de nuit, les pièces de monnaie qui encombrant nos poches. J'apprends même, un jour, que certains de mes lascars bénéficient d'un traitement particulier autant qu'intime.

Puis le hasard vient à notre aide. Un soir où je remplace l'un de mes opérateurs parti au cinéma, dans un temps où je n'avais pas de nouvelles de ma famille et plus particulièrement d'une petite amie de Paris, j'accroche le standard de Strasbourg dont les opératrices nous étaient connues par leur voix. Celle qui me répond s'aperçoit que je ne suis pas comme à l'habitude et me demande ce qui ne va pas. Je lui réponds que je cafarde à cause du manque de nouvelles et spontanément, elle m'offre de téléphoner chez moi. Nos consignes sont sévères, aucune communication privée ne doit passer. Pourtant, après que je lui ai indiqué le numéro d'un voisin de mes parents, elle me branche sur la ligne de Paris et, assez rapidement, j'ai mon correspondant qui s'empresse d'aller chercher ma mère. Je suis si heureux d'avoir des nouvelles que je ne puis m'empêcher de filer le tuyau à mes bonshommes qui s'empressent d'en profiter.

Jusqu'ici, il n'y avait pas de bobo, mais l'un d'eux a la langue trop longue et je ne tarde pas à recevoir, par le canal de mes opérateurs, des demandes de communications avec diverses régions de France. Bien entendu, je me réfugie derrière le règlement, mais un jour, c'est le Sergent Secrétaire du Gouverneur Militaire qui me demande de lui avoir Lyon pour téléphoner à son épouse (du moins c'est ce qu'il me dit). Je commence par lui refuser, mais il m'oppose un argument majeur : "Tâche de m'avoir cette communication, en échange je te fournirai des bons de réquisition".

C'est ainsi que s'établit, entre le Central "Pétale" d'Uberlingen et la France, puis plus tard quelques essais négatifs avec la Tunisie, des liens qui finirent par ne plus être que le secret de Polichinelle. Il y eut le secrétaire du Colonel qui troquait des fausses permis en bonne et due forme, certains camarades plus ou moins gradés mais triés sur le volet et, évidemment, tout mon personnel qui trouvait moins fatigant de parler que d'écrire. Grâce à ce trafic, nous nous organisons une existence douillette qui amène vers nous des amateurs de confort et de bonne humeur.

Avec les bons de réquisition délivrés par le secrétaire du G.M. je pars, empruntant la moto de la section sous prétexte d'une ligne à réparer, accompagné d'un de mes gars ; nous passons par quelques fermes et réquisitionnons des oeufs, du beurre et quelques autres denrées qui améliorent l'ordinaire pommes de terre entre autres. De retour à Uberlingen, le matériel est déposé chez un pâtissier qui en utilise la majeure partie pour nous confectionner de succulents mokas et garde le reste pour son commerce. De même pour nous procurer du sucre, nous mettons à contribution un épicier de la ville.

Du côté du secrétaire du Colonel, ses fausses vraies perms motivent un roulement dans mon service. L'éloignement du cantonnement de la section fait que nous n'avons jamais la visite d'aucun gradé. Quant à moi, je suis tenu de ne pas quitter le central. D'autre part, la ville est desservie par deux gares : West Bahnhof et Ost Bahnhof. L'une des deux gares est située juste en face du central, ce qui permet à mes gus de prendre le train discrètement et d'arriver en France sans soucis. De cette façon, il me manque toujours un opérateur, mais l'entente est parfaite et le travail s'effectue sans anicroche.

Lorsque l'été vient, des colonies d'enfants viennent séjourner, invitées par les différentes unités du secteur. Notre Demi-Brigade reçoit la sienne : ce sont des gamins, garçons et filles, de six à quatorze ans, accompagnés de moniteurs des deux sexes, qui viennent de la commune d'Ivry, près de Paris. Les gosses sont répartis en deux cantonnement, l'un à Uberlingen même et l'autre (les filles) à Salem, à une dizaine de kilomètres de là. La colonie de Salem est gérée par un adjudant secondée par notre amie Hélène et c'est une occasion de ballade pour Roby et moi lorsque notre emploi du temps nous permet une escapade.

Pour cela, nous avons mis au point un système qui nous donne un prétexte pour emprunter la moto de la section. J'avise le chef de la section de transmissions qu'une ligne téléphonique est en panne quelque part dans la nature et, dûment nanti d'un ordre de mission et de mon inséparable Roby, j'enfourche la machine et nous filons sur Salem. Cela se conjugue d'ailleurs le plus souvent avec une tournée de réquisition dans les fermes pour notre ravitaillement. C'est ainsi qu'un jour d'orage, nous arrivons à Salem sous une pluie battante ; le terrain est boueux et, voulant m'arrêter contre un talus, j'appuie sur la pédale de frein qui s'enfonce en terre et se tord.

Notre visite terminée, nous repartons et rentrons à Uberlingen par une rue en pente au bas de laquelle un schupo fait la circulation. Lorsqu'il me voit arriver, il me barre la route et, comme il est juste devant moi, je freine brusquement, en vain, la pédale tordue touchant terre avant de faire son office. Nous voilà partis pour emboutir le schupo qui, voyant le danger s'écarte à temps et je termine ma course à ras d'une vitrine. Derrière, sur le tan-sade, Roby, qui tient sur ses bras repliés deux plateaux d'oeufs frais n'a pas bronché ; il me dit, d'un ton très naturel : "Je n'ai encore jamais mangé d'omelette au flic."

A la colonie d'Uberlingen où se trouvent les garçons, c'est le sergent S. qui supervise et fait office d'agent de liaison entre les moniteurs et l'Etat-Major. Les moniteurs et monitrices sont nettement rouges et les rapports avec l'armée assez peu amènes. Cependant toute l'équipe du central est bien accueillie par les enfants qui nous considèrent plutôt comme des grands frères. Pour ma part j'ai été adopté par un petit gamin haut comme trois pommes auquel je rends visite chaque matin. Au bout de quelques jours le gosse prend l'habitude de m'attendre près de la sentinelle de faction à l'entrée.

Dès que j'arrive, il m'attrape par une jambe de pantalon et ne me quitte plus pendant ma visite. Mon premier geste d'ailleurs, quand nous nous retrouvons, c'est de lui moucher le nez et de lui remonter sa culotte qu'il a, en général, au bas des jambes. D'autres camarades parrainent, ainsi, un gamin ; cela nous vaut une certaine animosité de la part des cadres de la colonie. En outre, les enfants nous confient certains aspects du comportement de ces gens qui prennent, vis à vis de leurs pensionnaires, des libertés douteuses. Un gosse nous dit, un jour, que les moniteurs confisquent les cigarettes que les chasseurs leurs donnent parfois et les fument ouvertement devant eux. Un autre a surpris, dans un grenier, un couple fort occupé. La crise éclate à l'occasion d'un repas auquel nous sommes conviés à la demande de nos filleuls. Nos hôtes, heureux de notre présence, négligent un peu la discipline et provoquent des interventions de l'encadrement jusqu'au moment où un gamin, pour je ne sais quelle pitrerie, se voit contraint à quitter sa table pour se placer dans une allée, les mains derrière la tête.

(à suivre)

ECHANGE DE VOEUX DE NOUVEL-AN 1986

Les membres suivants adressent les meilleurs voeux amicaux à leurs camarades de la BAL : BALOUT Noël, BERAÏN Marcel, BERGDOLL Raymond, BIGENWALD André, BLAES Julien, BOCH René, BRULLARD René, BURGER J. Jacques, BURGER J. Pierre, du CHATELLE-RESIE Gérard, Mme CHILLES Julien, DENZER René, DEPERRAZ Maurice, Mme DOPFF René, ERNST Paul, Mme GAUBERT Ghislaine, GERBERT Charles, GERHARDS Godefroy, GOSSET Lucien, Mme GREARD André, GROTZINGER Joseph, HOLBEIN Raymond, HOVER Gustave, HUTTARD Ernest, HUTIN Joseph, HUTIN (Maire de Froideconche), JACOB André, JAEGER Philippe, KESSLER Paul, KIENY François, LIBOLD Julien, MAROTEL Henri, MARTIN René, MASSON Livier, MEYER Paul, Mme MONTANIER, OFFENSTEIN Marc, ORY Fernand, PILLOT Pierre, PLEIS Charles, PUYPELAT Jean, SAMSON Marcel, SCHMITT Georges, SCHNEIDER Maxime, SCHUH Alphonse, Mme SEILER Frédéric, SION Marcel, STEPHAN François, TESSIER Georges, THIELEN Guillaume, THIRION André, Mme THONY Georges, Mme VENTURELLI Robert, WESPY Fernand, Mme WINLEN Gaston, ZUNDEL J. Jacques.

Les Présidents et leurs Comités (CC ou Section) souhaitent aux lecteurs du Bulletin et aux membres de l'Amicale une bonne et heureuse année 1986.

N.B. : Pière d'excuser tout oubli ou omission.

"SUITE GERMANIQUE"

Dans ce bulletin et dans le suivant, vous trouverez sous le titre ci-dessus un récit d'un Chasseur du 3ème BCP peu après la dissolution de la Brigade. L'auteur sollicite votre indulgence : "Comme je n'ai pas la prétention d'avoir conservé une mémoire infailible, qu'on me pardonne les erreurs ou omissions de mon récit et s'il déclenche, chez certains, une envie de renchérir, j'en serais ravi".

RELIURE POUR L'HISTOIRE DE LA BIAL DU COLONEL BERGER

Il est rappelé que les membres désirant faire relier sous couverture rigide les feuillets de l'Histoire de la BIAL peuvent s'adresser à Monsieur Joseph Meyer - 16 rue des Quatrefoies - 75005 Paris (coût prévu : F 270,-).

REPERTOIRE DE LA MUSIQUE DES GRENAIERS DE LA GARDE

Ce répertoire comprend des airs de vaudeville, de danse, de chasse, d'ariettes spécialement adaptés par les soldats, ainsi que des airs composés par Gebauer, Boys, Cherubini, Bühl, Paër, etc... Il comprend La Marseillaise, La Carmagnole, Le Chant du Départ, La Marche Consulaire, La Marche du Premier Consul, Veillons au Salut de l'Empire, On va leur percer le flanc, La Victoire est à nous, La Marche du Sacre, La Marche des Pupilles de la Garde (ou La Favorite), La Marche de la Vieille Garde, etc...

MUSIQUE REGIMENTAIRE

La création des musiques régimentaires remonte à Louis XV (1710-1774). Lors de la Révolution (1789), la musique des "Gardes Françaises" est dissoute, puis reconstituée en 1790 par le chef de musique Sarrette. Elle prendra le nom de "Garde nationale" dissoute en 1792 ; ses musiciens créent en 1795 "l'Institut national de Musique" futur "Conservatoire", alors que trente deux d'entre eux forment la musique de la "Garde du Directoire", transformée le 16 brumaire an VII en "Garde des Consuls", qui deviendra le 29 juillet 1804 "Garde Impériale".

Le Message de la Section "BR"

Une année d'anniversaires vient d'être close : celle des 40 ans de la libération des camps de la mort, des quarante ans du retour des prisonniers de guerre. Qui en parle encore en ce début d'année ? Certes, éruption volcanique et terrorisme ne peuvent être passés sous silence, mais nous refusons pour autant d'oublier ou de laisser tomber dans l'oubli l'occupation, l'asservissement, les tortures, l'extermination de millions d'hommes, dont les nôtres, bref, les horreurs de la guerre.

De même, nous refusons d'oublier la Résistance et son Esprit : ce refus de milliers d'hommes et de femmes, illustres ou obscurs, de se laisser asservir. Quelle idée de faire sauter une voie ferrée, de constituer des stocks d'armes, ou même de chanter la Marseillaise si cela vous mène devant le peloton d'exécution, au camp de concentration, au mieux des cas, en prison. Pourquoi n'avoir pas cherché la sagesse de la compromission ? Mais où seraient nos enfants s'il n'y avait pas eu ces hommes du refus.

Disons-nous bien aussi que l'honneur de résister ne remonte pas à 1939-1945. Ceux qui ont vu "Résister ou les captives d'Aigues Mortes" ont pu se convaincre que le combat de Libération est de tous les temps et à mener sur tous les plans. "Résister" ont gravé dans la pierre les captives de la Tour Constance. De même aujourd'hui Solidarnosc, les Goulags, les folles de Mai, sont là, tout près de nous, pour nous remettre la Résistance en mémoire. Renoncer à sa liberté, accepter de mourir, souvent dans l'anonymat, il fallait et il faut encore que les uns le fassent pour que les autres vivent.

Il nous faut veiller et agir contre toute oppression, de quelque idéologie qu'elle soit engendrée. Mais il ne faut pas pour autant perdre de vue que ce message doit être transmis aux jeunes ; demain ce seront eux qui auront à construire le monde. Qu'ils ne soient pas des hommes sans histoire, forgés et nourris uniquement par le présent médiatique.

Ce que sera 1986

Le 8 mars, nous tiendrons notre Assemblée Générale de section.

Nous avons prévu de nous rencontrer au complet le 8 mai 1986 pour l'inauguration du Monument de la B.A.L. à Froideconche.

Et, puisque nous parlons de demain, nous désirons vous présenter les traditionnels et cordiaux souhaits de Bonne Année, de Santé et de Bonheur. Nous assurons plus particulièrement de nos pensées toutes amicales nos camarades éprouvés dans leurs affections, ceux souffrant dans leur chair, ceux tourmentés par les soucis. A ceux qui nous ont quittés, va notre fidèle souvenir. A vous tous, camarades de la BRIGADE ALSACE LORRAINE, nous disons BONNE ANNEE. Votre Comité.

Union Française des Associations de Combattants

Notre camarade Jean-Pierre Burger a assisté le 26.11.1985 à la réunion de l'UFAC, dont il est membre assesseur du Conseil d'Administration, ce dernier étant présidé par André Bord. Il a relevé en particulier une intervention intéressante : "Compte tenu de ce que nous (les Anciens Combattants) représentons, il serait bon - et nous en avons le devoir - de prendre position et de faire entendre nos revendications et ce dans toutes les opérations de la vie économique ; du fait que nous (les Associations) rassemblons des hommes et des femmes, - nous le pensons sans esprit de démagogie -, nous serions plus facilement à même d'apporter le fruit de nos connaissances et de notre expérience..."

Plus loin, il est question pour un autre orateur de "la jeunesse d'aujourd'hui plus avide de connaître certaines périodes de notre Histoire qu'il y a dix ans. C'est donc à nous, survivants de ce passé, qu'il appartient de transmettre aux jeunes générations les témoignages d'une tranche d'Histoire vécue et d'assortir aussi cette histoire de civisme et de mise en garde contre les dangers de doctrines totalitaires quelles qu'elles soient".

Lors de l'Assemblée Générale de l'UFAC du lendemain, des précisions sont apportées en ce qui concerne l'activité de la Fondation "Entente franco-allemande" qui gère les fonds versés par l'Allemagne (RFA) pour indemniser les "Incorporés de Force" ou "Malgré-Nous" de la guerre 1940-45 et qui a la responsabilité de leur répartition aux ayant-droit (fin 1985, près de 50.000 dossiers auront été liquidés).

Il reste à noter qu'une Fédération Nationale, "Amicale des porte-drapeau" serait en voie de création à Metz et que notre camarade J.P. Burger a accepté de siéger à la Commission "fêtes et manifestations" du Conseil de l'UFAC-Union départementale du Bas-Rhin (12 rue Kuhn - Strasbourg).

" M "

La Section a accueilli les nouveaux membres Lucien Samson (35 rue de la Cote à Lorry-Mardigny - 57420 Verny) et Charles Pfeiffer (1 rue des Roses - 57310 Guenange), tous deux anciens de la Compagnie "Kléber", Bataillon Metz.

" H.R. "

Réunions-sorties le SAMEDI

Résultats de l'enquête lancée le 1er décembre 1985 auprès des membres de la Section "HR" : "maintenant que vous êtes tous (ou en très grande majorité) dégagés de vos obligations professionnelles, accepteriez-vous de participer aux réunions plutôt un SAMEDI au lieu du dimanche traditionnel ?"

- Nombre de questionnaires envoyés	=	52
- Nombre de réponses reçues	=	20
- Se prononcent POUR le samedi	=	16
- Désirent maintenir le dimanche	=	03
- Sont indifférents	=	01

Conclusion : en principe, les prochaines réunions de la Section "HR" seront programmées pour un samedi (avant ou après le repas de midi pris en commun)

Le Président Paul Meyer serait heureux de connaître également l'avis des amis bas-rhinois assidus aux réunions "Alsace".

Commission départementale de l'information historique pour la paix

Selon une circulaire N° 634 KO/HE du 20.01.1986 de l'ONAC du Haut-Rhin, cette commission a décidé que l'année 1986 aura comme thème général "Verdun".

" S.O. "

L'année 1986 ne sera pas une année sabbatique pour les membres de la Section. Outre les deux réunions annuelles complétées par l'important rassemblement de Marsaneix, ils se rendront au monument de Froideconche à l'effectif d'un car de 45 personnes.

CARNET NOIR

La maman de notre camarade de la Section "HR" Raymond Holbein,
Madame Veuve Edouard Holbein
est décédée à l'âge de 90 ans à Altkirch le 10 décembre 1985. L'Amicale réitère
les condoléances à l'intention de la famille de la défunte et assure à Raymond
et à Madame Holbein toute sa sympathie en cette épreuve (2 rue de la Charmeuse -
90800 Bavilliers).

La Section "M" déplore le décès de notre camarade
RODOLPHE T O S I
ancien de "Bir-Hackem", Bataillon Strasbourg, né le 3 mai 1912 et décédé le
29 novembre 1985 à Thionville ; il était célibataire (12 route de Guentrange -
57100 Thionville). Une délégation entourait le Président Pilot lors de l'enter-
rement au cours duquel notre camarade Faiseur adressa des mots d'adieu, une plaquet-
te-souvenir étant déposée sur la tombe. Furent présents : Gossot, l'ancien chef du
défunt, Valdan, ancien compagnon d'armes, Maring, Albert, Goldstaub, Maurer,
Madame Vve Marcel Muller, Richard et Stosse.

Le 18 décembre 1985 est décédé à Malroy, notre camarade
GEORGES D O S D A T
né le 20 septembre 1912. Assistaient aux obsèques le Vice-Président National
Maring et Gossot sous lequel le défunt avait servi dans les rangs de la Compagnie
"Bark", la connaissance tardive du décès ayant empêché de déléguer davantage de
membres. La plaquette-souvenir fut déposée sur la tombe au nom de la Section "M"
et de l'Amicale, qui renouvellent leurs condoléances émues et expriment leur sym-
pathie aux familles (Rue Principale - Malroy - 57640 Vigy).

Presse : Un doyen n'est plus : L'un des doyens de la presse clandestine sous
l'occupation allemande, l'imprimeur lyonnais

Joseph Martinet,
est décédé samedi à l'âge de 83 ans. En 1941, il mit son imprimerie à la disposi-
tion de la Résistance et édita quatre publications clandestines ainsi que le pre-
mier cahier de "Témoignage chrétien".

Le 17 juin 1944, l'imprimerie tomba entre les mains de la Gestapo et de la
Milice. Des dix camarades de Joseph Martinet, trois furent fusillés sur place ;
deux autres et lui-même furent les seuls à pouvoir échapper à la rafle.

(L'Alsace du 14.01.1986)

TERRE D'ALSACE "

"J'ai connu tes villages pittoresques... j'ai bu ton vin, blanc au bouquet
si particulier, mangé tes pâtisseries locales au parfum savoureux, complétées
par un Kirsch inégalé. J'ai randonnée dans tes forêts de sapins magnifiques, arpenté
les rues animées de tes villes. J'ai parcouru les champs de bataille de l'Hartmanns-
willerkopf, trempé mes mains dans l'eau du Rhin, fraternisé avec tes filles qui
pêchent avec piété, vécu les vingt ans de ma jeunesse dans la douceur de ton été
comme la neige de ton hiver..."

- Gabriel Dubourg - "Mes guerres" - (Nouvelles Editions Debresse) -

* *
*